

L'année Orwell

CLT, numéro 19, septembre 1984.

Plusieurs lecteurs fidèles nous ont réclamé un article ou un numéro spécial sur « *l'année Orwell* » en soulignant combien il était odieux de considérer sans mot dire la bourgeoisie hissant sur le pavois l'ancien combattant des milices du P.O.U.M. Ce n'était pas possible, malheureusement, la rédaction des *Cahiers Léon Trotsky* planifiant longtemps à l'avance et n'ayant plus de place pour 1984.

Avec la permission d'Alan Wald, architecte de ce numéro et du mensuel *Socialist Action* où cet article a été publié, nous présentons à nos lecteurs la mise au point d'Alan publiée au printemps dans ce journal récemment créé par des camarades exclus du *Socialist Workers Party* et qui a le statut de groupe sympathisant avec le S. U. de la IVe Internationale.

On peut discuter l'opinion d'Alan Wald sur Orwell, mais nous avons estimée souhaitable qu'elle soit connue.

I.L.T.

Le débat sur 1984 d'Orwell, par Alan M. Wald

Il y a trente-cinq ans, l'écrivain britannique George Orwell publiait *1984*, le roman classique sur une société future gouvernée par une impitoyable dictature de parti. Dans ce livre de cauchemar, le pays imaginaire d'Orwell, l'Oceania, existe dans un état de guerre continue avec deux superpuissances rivales ; le vie est devenue mécanique et inhumaine sous la surveillance totale d'un dictateur appelé « *Grand Frère* » ; les livres d'histoire sont réécrits et les vieilles photographies retouchées pour correspondre aux changements gouvernementaux en politique ; et la société est hautement stratifiée avec une classes de « *proles* » dont le cerveau est lavé par la culture de masse à la base et une élite « *du parti intérieur* » au sommet.

1984 voulait être une fantaisie ; le lecteur qui le recommanda à l'éditeur londonien d'Orwell l'appela un « *roman d'horreur* ». Mais il s'était incarné dans le livre tant de la réalité sociale des deux décennies antérieures, particulièrement les dictatures brutales de Hitler et de Staline et les épouvantables atrocités de la Seconde Guerre Mondiale que nombre de lecteurs prirent *1984* pour une prophétie. Et maintenant que l'année 1984 est réellement arrivée, on réunit des colloques sur ce livre dans tout le pays et des revues dirigeantes comme *Newsweek*, *Time*, *New Republic* et *Harper's* ont publié des articles de discussion sur la façon dont les prédictions de l'auteur ont été ou non réalisées.

Comme on pouvait s'y attendre, la presse populaire aux Etats-Unis utilise le livre d'Orwell à des desseins anticommunistes, faisant l'amalgame entre Oceania et l'Union soviétique et les autres sociétés post-capitalistes qui sont tombées sous la domination de dictatures bureaucratiques. Des commentateurs plus loyaux savent cependant qu'Orwell, qui était tuberculeux quand il écrivit ce livre et mourut en 1950 à 46 ans, n'était pas seulement un anti-stalinien farouche, mais aussi un socialiste convaincu qui laissa de son lit de mort la protestation suivante contre l'utilisation de son roman à des desseins procapitalistes réactionnaires :

« Mon dernier ouvrage 1984 n'est pas conçu comme une attaque contre le socialisme ou le Labour Party britannique (dont je suis partisan), mais comme une illustration des perversions auxquelles conduit une économie centralisée et qui ont été partiellement réalisées dans le communisme et le fascisme [...] Les

idées totalitaires ont pris racine dans des cerveaux d'intellectuels partout et j'ai essayé de les tirer jusqu'à leurs extrêmes conséquences logiques ».

Pourtant cette déclaration n'est pas sans certaines ambiguïtés, comme la tendance à mettre le signe « égal » entre communisme et fascisme dans une catégorie sociale unique appelée « *totalitarisme* ». C'est pourquoi nous avons eu dans les numéros de janvier et février 1983 de *Harpers's*, le spectacle particulier d'une discussion entre le directeur de *Commentary*, Norman Podhoretz, un néo-conservateur et le collaborateur de *Nation*, Christopher Hitchens, un socialiste libéral, chacun cherchant à s'approprier le legs d'Orwell pour ses propres desseins idéologiques particuliers.

La cause des néo-conservateurs est un peu tirée par les cheveux, plus une fonction de l'audace de ce groupe influent et bien pourvu d'argent que celle d'une appréciation scientifique juste. Les néo-conservateurs consistent avant tout d'ex-socialistes qui sont devenus pro-Nixon en 1972 et pro-Reagan en 1980. Dans une certaine mesure, leur mentor idéologique est le philosophe Sidney Hook, autrefois un socialiste révolutionnaire qui est devenu pendant les années cinquante un spécialiste dans l'art de présenter des arguments qui semblent libéraux à des fins réactionnaires. Récemment, les néo-conservateurs, organisés dans un *Comité pour le Monde Libre*, ont créé une *Orwell Press* pour faire de la propagande en faveur de leurs idées et l'assertion de Podhoretz est qu'un Orwell octogénaire, s'il était vivant aujourd'hui, serait opposé au mouvement antimissile en Europe et partisan de la politique étrangère des Etats-Unis. Hit-chens n'a bien entendu pas la moindre difficulté à produire une abondante documentation pour démontrer que Orwell était un anticapitaliste véhément, absolument opposé à faire de l'anti-stalinisme le prétexte pour des aventures impérialistes, hostile aux armes nucléaires, plein de soupçon à l'égard de la puissance grandissante des Etats-Unis et antisioniste.

Mais il y a pourtant dans la défense d'Orwell par Hitchens une idéalisation qui reflète probablement les limitations de la politique social-démocrate confuse qu'il défend — un point de vue réformiste incapable de comprendre les sentiments souvent valables de quelques-uns de ses adhérents. Même depuis la publication par le critique marxiste Raymond Williams de son livre sévèrement critique George Orwell, en 1971, les gens de la gauche ont dû considérer avec plus de circonspection le legs paradoxal du romancier. Au milieu des années trente, Orwell était tellement attaché à un socialisme révolutionnaire de son cru qu'il porta les armes dans les milices du P.O.U.M. en Espagne ; pourtant, au début de la Seconde Guerre Mondiale, il passa à un social-patriotisme si rétrograde qu'il accusa les critiques de gauche de la guerre impérialiste d'aider les fascistes. La question est qu'Orwell était un homme de son temps, marqué par les pressions complexes et contradictoires des années trente et quarante, et c'est un exercice difficile que d'essayer de projeter son point de vue politique final trente années vers l'avenir.

En outre, les jugements sur ses points de vue politiques personnels ne sont pas décisifs pour apprécier le roman *1984* et sa signification pour notre temps. Quiconque connaît la prédilection de Marx et d'Engels pour les romans du monarchiste réactionnaire Balzac sur ceux des écrivains socialistes avancés de leur temps sait que les œuvres d'art peuvent transcender les affinités politiques particulières des auteurs, en fonction de leur habileté d'écrivains, de leur sensibilité, de leur vision. Dans le cas de *1984*, nous sommes en présence d'une réalisation très impressionnante — comme le notait récemment Irving Howe, un « *classique de notre temps si ce n'est pas un classique pour tous les temps* » — défiant les notions conventionnelles du genre et la caractérisation afin de dramatiser les tendances sociales inquiétantes dans les sociétés fascistes staliniennes et même capitalistes démocratiques. Cependant, selon Orwell, tous ces systèmes tendent à devenir la même formation sociale « *totalitaire* » non sans ressemblance avec le pronostic de James Burnham dans *The Managerial Revolution* en 1941.

Ainsi le vrai problème avec *1984* en tant qu'œuvre d'art destinée par son auteur à avertir et à éduquer est que, sur le plan de l'analyse sociale et politique, il inspire au moins autant la peur de l'avenir qu'il éclaire les tendances dangereuses du présent. Il est vrai, comme le démontre Paul Siegel dans un excellent chapitre sur Orwell de son *Revolution and the 20th Century Novel* (1979), les « *proles* » sont

dépeints à la fin du livre comme incarnant les meilleures espérances pour l'humanité. Mais je crois que la majorité des lecteurs de 1984 sont submergés par un sentiment que la logique des mouvements sociaux plaidant pour l'organisation en parti, la centralisation économique et la planification, va vers quelque espèce de « *totalitarisme* » — une mauvaise interprétation d'Orwell qui ne peut que nous laisser inorganisés et sans recours face aux forces sociales complexes et oppressives de notre temps. En outre, dans son récit et ses images, Orwell introduit des traits du stalinisme dans le fascisme pour créer ce que les théoriciens politiques appellent un modèle « *unitotalitaire* », le plus connu et décrit par *The Origins of Totalitarianism* d'Hannah Arendt en 1951. Cette idée exprimée plus crûment par les épithètes de « *fascisme rouge* » et de « *communazi* » fait de similitudes dans la superstructure de formations sociales radicalement différentes le facteur décisif pour juger de leur nature historique et de leur évolution future, ce qui est aussi une façon d'étayer la politique étrangère réactionnaire de Reagan basée sur une distinction spacieuse entre pays « *totalitaires* » et « *autoritaires* ».

Trotsky développe des descriptions idéologiques d'un modèle unitotalitaire afin de faire apparaître le caractère authentique des formations sociales — passé, présent, et dans leur processus de consolidation. Dans *La Révolution trahie* il a reconnu qu'au moins en termes de structure politique, la dictature de Staline avait une ressemblance réelle avec le fascisme allemand : « *L'U.R.S.S. moins la structure sociale de la Révolution d'Octobre (ses restes de l'industrie nationalisée et de l'économie planifiée), serait un régime fasciste* ». Néanmoins il a également souligné que le résidu de ce soulèvement de masse conduit par les bolcheviks et qui avait passé par une période de large contrôle ouvrier et de droits démocratiques tout à fait inconnus jusqu'alors de la population russe, signifiait que l'U.R.S.S. et les sociétés semblables ont un caractère profondément contradictoire. Dans ce texte, Trotsky a fourni la plus solide théorisation des traits progressistes et réactionnaires de l'U.R.S.S. que nous ayons.

Dans les travaux scientifiques récents, la défense la plus étendue des idées de Trotsky sur les sociétés post-capitalistes est contenue dans le volume II d'Ernest Mandel, *Marxist Economic Theory* (1968). Dans la pratique politique récente, les mêmes idées ont été vérifiées dans la lutte de Solidarité polonaise pour chasser les usurpateurs bureaucrates en Pologne et instituer une authentique démocratie prolétarienne. Plus encore, les expériences de la révolution cubaine, la révolution nicaraguayenne et la phase Maurice Bishop de la révolution grenadienne semblent aussi confirmer l'opinion de Trotsky que les transformations sociales dans les pays économiquement sous-développés ne sont pas vouées à reproduire le modèle soviétique.

Orwell voulait probablement effrayer les lecteurs de 1984 mais je doute qu'il ait cherché à dessein à les mystifier. Que 1984 mystifie souvent est probablement une conséquence de ses propres limitations intellectuelles — des artistes éminents ne sont pas nécessairement des théoriciens sociaux compétents — aussi bien qu'un résultat de la crise idéologique de l'époque d'après-guerre pour les intellectuels radicaux dont beaucoup ont perdu le nord bien plus encore qu'Orwell. On peut voir aujourd'hui qu'en dépit de ses mérites artistiques et des intentions primitives de son auteur, 1984 continue à se prêter à la mystification par une génération de nouveaux mystificateurs, parce que, pour beaucoup de gens, le monde est devenu un endroit très effrayant. Les guerres progressent déjà en Amérique centrale et dans le Moyen Orient ; il existe la menace imminente d'un holocauste nucléaire ; et une offensive brutale contre le niveau de vie de la classe ouvrière américaine est bien en train.

Mais il ne s'ensuit pas que 1984 puisse être simplement rejeté comme une mystification de plus destinée à effrayer, ou que les socialistes révolutionnaires doivent naïvement essayer de s'appropriier Orwell pour notre cause sans affronter les traits problématiques de sa politique. Au lieu de cela, on pourrait mettre à l'ordre du jour pour 1984 un engagement spécial de Nouvel An : les marxistes feraient un effort plus grand que jamais pour toucher la classe ouvrière des Etats-Unis avec une analyse juste et intelligible de la nature et de la dynamique comme de la stratégie appropriée pour changer les formations sociales complexes de notre temps.

